

# informations correspondance ouvrières

Regroupement, Inter Entreprise

SOMMAIRE

ESPAGNE 62

LE NUMÉRO

mensuel

0,50 NF

SUPPLEMENT AU NUMERO 12 D'INFORMATIONS CORRESPONDANCE OUVRIERES

Octobre - Novembre 1962

Les pages qui suivent sont avant tout des témoignages.

Les deux camarades ( l'un du groupe "Noir et Rouge", l'autre d'Informations-Correspondances Ouvrières) qui les ont rédigées, après un court voyage de 15 jours dans le Nord de l'Espagne, n'ont d'autre but que de donner une image réelle de l'Espagne d'aujourd'hui.

Image bien imparfaite, même avec les compléments et les explications empruntées à d'autres sources ou à une documentation souvent fragmentaire et incomplète.

On a beaucoup écrit sur l'Espagne, celle de la guerre d'Espagne; chacun peut paraître bien renseigné sur les exactions du régime franquiste d'après les faits isolés que l'actualité peut lui apporter. Mais qui connaît bien l'Espagne telle qu'elle a évolué depuis 25 ans en dépit du maintien d'un régime politique anachronique?

C'est cette apparente "stabilité" d'un régime qui laisse croire à chacun qu'elle exprime une stabilité économique et sociale. Rien n'est statique dans une société qui vit. Derrière cette façade politique et notamment au cours des dernières années, des transformations profondes ont eu lieu: évolution technique et économique, évolution sociale, évolution intérieure du régime lui-même. Les grèves récentes sont la conséquence de cette évolution: elles l'ont révélé au "monde extérieur". Et sauf pour les travailleurs et les paysans qui vivent quotidiennement la réalité de l'Espagne nous sommes extérieurs à cette réalité même ( et d'autant plus) si nous l'avons vécue il y a 25 ans, même si nous avons continué à suivre de près tout ce qui se passait en Espagne.

Nous nous en sommes rendus compte dès les premiers pas que nous avons pu faire pour toucher de près cette réalité. Nous partions un peu à l'aventure en dehors bien sûr des circuits touristiques et des sentiers battus, sans liaisons et sans idées préconçues. Beaucoup de mythes sont tombés pour nous: c'est cette prise de conscience d'une réalité que nous voudrions communiquer à nos camarades.

# L'essor du capitalisme industriel

Le régime franquiste a essayé de bloquer l'évolution de l'Espagne à l'aide d'un appareil bureaucratique et répressif: c'était l'intérêt de la classe des gros propriétaires fonciers qui le soutenait. Mais la charge d'un tel appareil est lourde, trop lourde pour une économie dont le développement est constamment freiné, pour un état dont le revenu national reste faible. Peu à peu la machine se dérègle les "prélèvements" opérés par une classe dominante ne peuvent être accrus sans danger pour le régime lui-même; il lui faut trouver à l'extérieur "de quoi survivre" (en termes financiers de quoi "résorber le déficit"). Mais l'introduction de capitaux étrangers a pour conséquence de précipiter une évolution que le régime voulait éviter.

## LES BASES AMERICAINES ET L'ENTREE DES CAPITAUX AMERICAINS

L'Espagne sort de la période qui suit la guerre civile (après 1939) avec les accords hispano-américains de 1953. Les U.S.A. installent des bases, exigent des voies de communications meilleures (pour l'armée) et placent des capitaux.

Dès lors, on assiste à un départ en flèche de l'industrie lourde. L'Institut National d'Industrialisation (I.N.I., organisme d'Etat) stimule et finance les entreprises: 95% de ses investissements vont à l'électricité, la sidérurgie, les recherches pétrolières. Les autres secteurs de l'économie sont laissés à eux-mêmes. Un déséquilibre apparaît. En fait, en même temps qu'il développe l'industrie lourde, le gouvernement continue de brider l'économie. Il veut conserver une Espagne arriérée, plus facile à diriger et à manier, une Espagne toujours dominée par la caste des propriétaires fonciers (dont l'Eglise).

"En 1959 l'Espagne était en faillite, malgré qu'elle ait reçu plus d'un milliard de dollars des Etats-Unis depuis 1951. En effet, tout l'argent avait été utilisé pour acheter des matières premières et pour colmater l'économie. Aucun investissement à long terme n'avait été fait par crainte de mécontenter les intérêts locaux, et parce que le gouvernement espagnol était sûr que les bases stratégiques accordées aux Américains feraient que les Etats-Unis renfloueraient l'Espagne.

"Les Etats-Unis ont alors fait rentrer l'Espagne à l'OECE (groupe économique des états "atlantiques") et au Fonds Monétaire International qui ne fournirent de l'argent que contre une réforme et une libéralisation de l'économie (Problèmes économiques- 15/II/60- "L'économie espagnole")

LES CAPITAUX CIRCULENT LIBREMENT EN ESPAGNE

Par "libéralisation" il faut évidemment comprendre: l'Espagne cesse d'être une chasse gardée du capital espagnol et s'ouvre aux capital ismes occidentaux. Pour prix de son sauvetage, Franco doit prendre des "mesures"; elles sont nombreuses:

-1958: les sociétés pétrolières U.S. peuvent investir sans limitation et exporter 50% des bénéfices.

janvier 1960: investissements étrangers autorisés sous forme de matériel ou d'aide technique (exploitation de licences). Aide de l'Etat aux sociétés étrangères.

avril 1960: réforme du système bancaire pour forcer les capitaux espagnols à s'investir.

Novembre 1961: les sociétés étrangères peuvent prendre des participations jusqu'à 50% en Espagne. Réduction d'impôts pour les emprunts étrangers.

Depuis 1948 le tourisme est de plus en plus favorisé:

en 1961: il couvre 40% des importations. Des capitaux importants entrent pour acquérir des propriétés de plaisance, des terres, pour des spéculations foncières (la meilleure part de Majorque est en mains étrangères).

mars 1962: une entreprise étrangère peut transférer à l'étranger, à tout moment, sans limitation, la totalité de ses capitaux ( et des plus values) et des profits. C'est la circulation sans contrôle des capitaux "heureux événement sé ué en bourse par une hausse des cours" ( Vie Française- 6/4/62)

des chiffres

En 1960, 62% des capitaux viennent de la zone dollar  
Les capitaux entrés en 1961 (17 millions de dollars) se répartissent  
comme suit:

	devises	matériel d'équipement
américains:	37%	6%
allemands	12%	20%
français	6%	24%
hollandais	-	25%
suisses	22%	-
anglais	3%	4%

Ces capitaux s'investissent dans: l'industrie chimique: 20% - la pétrochimie: 19%  
le ciment: 13%, la métallurgie: 12%, l'électricité 10%, les services: 7%, les raf-  
fineries: 5%. Dans le même temps, les marchés espagnols s'ouvrent aux produits  
étrangers (les limitations des importations sont peu à peu levées et les droits  
de douane peu à peu abaissés).

QUE SIGNIFIE L'OUVERTURE d'un PAYS ARRIERE AU MARCHÉ MONDIAL?

L'Espagne devient un pays industriel moderne.

De 1939 à 1959 la production:

- de fer et de charbon: doublée.
- d'acier et de ciment: triplée
- d'électricité: quintuplée.

En février 1962, l'Espagne demande à entrer officiellement dans le Marché Commun (2/3 des exportations vont dans les pays qui en font partie). Mais pour se mettre au niveau des pays industriels d'Europe (France ou Italie) L'Espagne a un chemin énorme à parcourir; quelques comparaisons permettent de le souligner:

	<u>ESPAGNE:</u>	<u>FRANCE:</u>
revenu annuel par habitant (en dollars)	350	I.270
consommation d'énergie par habitant	36	108
consommation d'acier par habitant	29	101
nombre de voitures par 1.000 habitants	10	111

Pour les capitalistes

cela signifie qu'il y a des produits à fabriquer et à écouler en quantité, donc de l'argent à gagner.

"Tout montre que le prochain "miracle économique" en Europe doit logiquement être une avance rapide et massive de l'économie en Espagne. L'infrastructure pour une telle avance existe" (The Economist - 13/10/62).

"Les perspectives de l'économie espagnole sont très favorables" (rapport de la banque mondiale - Monde - 7/10/62).

Le régime devient l'instrument de la pénétration capitaliste mondiale et du développement propre du capital espagnol.

Pour les travailleurs espagnols:

cela signifie des bouleversements profonds: l'agriculture et l'industrie se transforment, se modernisent, se concentrent.

Les travailleurs quittent la terre pour les zones industrielles; rien n'est stable pour eux: ils viennent du sud vers le nord, ils partent pour l'étranger, vont d'une usine à l'autre. C'est l'armée prolétarienne dont le travail doit fournir le profit et constituer les capitaux nécessaires pour que l'Espagne devienne un "pays industriel".

C'est ce réservoir de main d'oeuvre bon marché (le régime est là pour le garantir) qui attire les capitaux à cause du profit énorme qu'on peut en tirer.

Pour les travailleurs, développement capitaliste ne veut pas dire prospérité. A partir de 1959, le nombre de chômeurs a augmenté, l'émigration également par contre coup. La durée du travail a été limitée; les salaires ramenés au minimum légal.

83% de la population a un niveau de vie des plus bas; elle ne perçoit que 30% du revenu national, mais paie 60% des impôts. Le niveau actuel des salaires est inférieur de 50% à celui de 1936 (Esprit 1959-p. 640). En 36, il fallait travailler 30 minutes pour acheter un kilo de pain, en 59 il faut 44 minutes (en France 12). La consommation alimentaire englobe 55% des dépenses totales (en France 35%).

La situation des travailleurs espagnols n'est pas près de se modifier car "notre industrialisation n'en est encore qu'à ses débuts" (ministre du travail 14/9/62).

\*\*\*\*\*

## A travers le Nord de l'Espagne

De la Catalogne aux Asturies, puis au Pays Basque, les détails d'une industrialisation, d'un progrès technique, viennent se fixer et se collectionner involontairement. Partis en Espagne avec l'arrière pensée d'y trouver des signes d'arriération, nous en revenons en disant que c'est un pays en plein essor.

Bien sûr, tout y est extrêmement différencié. Le Pays Basque où dominent les industries de transformation les plus modernes, est plus semblable à la France proche que les Asturies où dominent les mines et l'industrie lourde. Et la Catalogne avec ses vieilles industries textiles et chimiques paraît encore à l'aube du capitalisme. Ces impressions se renforcent encore par l'apparence des usines elles-mêmes par les conditions mêmes de vie du prolétariat dans ces différentes régions: il y a un monde entre Eibar au Pays Basque par exemple, et la misère du quartier industriel de Barcelone; dans l'un c'est presque des ouvriers français (une rue de Billancourt à midi, par exemple) dans l'autre c'est le sous prolétariat d'il y a un siècle, comme on n'en voit plus en France.

Dans les campagnes, on trouve le même mélange d'archaïsme et de modernisme (plus que dans certaines régions françaises défavorisées). Et partout on peut relever ce retard: dans l'équipement industriel, dans ces routes de terre dans les villes, dans ces locomotives du Far-West, dans les innombrables taudis, dans ces invraisemblables transports par charrettes, jusque dans la dégaîne ridicule des militaires et des gardes civils: tout peut paraître exprimer une pauvreté inhabituelle. Mais il y a autre chose, tellement différent que cela paraît juxtaposé et presque sans rapport avec la misère extrême vue ailleurs. La modernisation de

l'industrie: elle est apparente partout. Dans les grandes usines, comme ce complexe industriel d'Aviles (I) qui s'étend sur près de 10 Km de long, dans d'autres petites cités comme Guardo où se dresse une énorme usine toute neuve de carbure de calcium dans ces petites usines ultra modernes de style américain, que l'on voit le long des routes à la sortie des villes. Elle est aussi, moins apparente, dans les vieilles usines: l'exploitation des charbonnages de Mieres, ou les Hauts-Fourneaux de Biscaye qui ont un surplus de 3000 ouvriers à la suite de transformations techniques.

A côté des locomotives de 1870, il y a les chemins de fer électrifiés des Asturies ou de Catalogne qui n'ont rien à envier à la S.N.C.F.; la réputation des routes espagnoles commence à disparaître; des stations service sont en construction partout sous étiquette américaine, s'il n'y a pas de voitures sur les routes, il y a beaucoup de camions et des plus modernes. Dans la région de Lérida en Castille les tracteurs sont fréquents; les plus grosses exploitations maraîchères, près de Barcelone sont aussi mécanisées; à Berméo, petit port de pêche du Pays Basque, l'usine à glace ferait envie à des ports français de même taille et les bateaux de pêche sont équipés d'appareils de détection des bancs de poissons à ultra sons. D'importants travaux de reboisement et de protection des sols sont visibles dans les régions les plus sèches de Castille ou d'Aragon.

Dans beaucoup de villes, d'importantes cités d'immeubles neufs ou en construction (la plupart du temps vides) laissent rêveur quand on vient de quitter les taudis de Barcelone. A qui peuvent-ils être destinés? Mais rien ne paraît mieux symboliser l'Espagne que cette ville entièrement neuve qui surgit près d'Avilès, au détour de la route, comme une vraie cité concentrationnaire moderne avec cet empilement de façades toutes semblables percées uniformément de petites fenêtres comme les murs d'une caserne. Le prolétariat espagnol doit-il quitter les taudis pour les cités "sans âme" du capitalisme moderne?

L'Espagne, c'est peut-être encore le passé, mais c'est déjà tout cela. Elle tend à devenir une société industrielle. Le coup d'arrêt que la guerre et le franquisme avaient marqué à cette évolution n'ont eu pour effet que de la rendre plus souterraine et plus complexe: mais le paradoxe c'est que ce même régime prend à son compte une politique qu'il a farouchement combattue autrefois. C'est la preuve que les rapports de force se sont profondément modifiés en Espagne

## les paysans

### UN REGIME DE GRANDE PROPRIETE FONCIERE:

pendant la guerre civile, les paysans ayant bénéficié de la réforme agraire de la République étaient expulsés au fur et à mesure que les franquistes avançaient. Aujourd'hui Franco parle lui-même de réforme agraire (c'est ce que

(I) nous reparlerons plus loin de cette cité industrielle édifiée avec l'aide de capitaux américains à 30 Km d'Oviedo.

"conseille" un rapport de la Banque Mondiale -Le Monde- 7/8/62). Que s'est-il passé?

Du Moyen-Age à aujourd'hui, les changements intervenus sont consécutifs à une adaptation, mais la structure de l'organisation agraire est fondamentalement médiévale. Le clergé est toujours un grand propriétaire terrien, les latifundias (immenses domaines en partie en friche) dénoncés déjà au 18<sup>e</sup> siècle par les "voltairiens" existent encore. Toute réforme agraire digne de ce nom, doit commencer par faire cultiver les terres improductives et réorganiser la propriété des terres.

50% des propriétaires possèdent seulement 4, 25% des terres cultivées.

0,86% des propriétaires possèdent 53,51% des terres cultivées  
24% de la population active agricole est composée d'ouvriers agricoles.

#### L'EVOLUTION DE LA PRODUCTION AGRICOLE:

il est difficile de se faire une opinion exacte de l'état de l'agriculture en Espagne: les statistiques donnent des chiffres contradictoires, faisant dire aux uns qu'il y a stagnation, aux autres qu'elle est en progression.

Pour autant qu'on puisse faire confiance aux chiffres officiels, la production agricole se développerait à partir de la période 51-55 surtout pour certaines cultures industrielles: betteraves à sucre (+ 50%) coton (+ 200%) pêche (+30%) viande (+ 25%) maïs (+50%). D'autre part un gros effort est fait à partir de 1956 pour équiper l'agriculture: grands travaux (irrigation, reboisement), mécanisation (tracteurs- 3600 en 1940, 28.000 en 1956, 62.000 en 1961). Mais cela représente 1 tracteur pour 300 ha (1 pour 76 en Italie) ce qui appelle les mêmes remarques sur "l'effort" de modernisation qui reste à entreprendre.

#### L'EVOLUTION DES STRUCTURES AGRICOLES:

cependant si controversée et si réduite que paraisse cette évolution, elle n'en a pas moins, conjuguée avec la misère profonde des travailleurs agricoles des régions les plus pauvres (centre et sud) des conséquences profondes qui rejoignent celles de l'industrialisation.

Il s'est créé un grand déséquilibre entre les conditions ouvrières et paysannes qui a accentué l'exode vers les villes; en 15 ans la population urbaine a augmenté de 5.000.000 (actuellement 27,5% dans les villes, 72,5% dans les campagnes). Le ministre de l'information déclare en août 1962 que le revenu annuel moyen par habitant est de 30.000 pesetas (soit 200 NF par mois) au Nord (Pays Basque, Asturies, Catalogne) seulement 8.000 (53,34 NF par mois) dans le sud agricole. En septembre 1962, le ministre de l'industrie déclare "42% de la population active est dans l'agriculture et ne reçoit que 17% du revenu (d'après Le Monde- 27% d'après "The Economist").



La "réforme agraire" de Franco ne parle pas d'expropriation mais d'irrigation et de rendements plus élevés, c'est-à-dire de modernisation: l'industrie a besoin de bras.

### CE QUE SONT AUJOURD'HUI LES PAYSANS:

#### I- LA TRADITION: culture maraîchère intensive - petite propriété

##### - PREMIER de MAR .

Près de Barcelone, le long de la côte. Jusqu'aux collines, sur deux ou trois kilomètres, des cultures maraîchères, des fleurs. Derrière le camping, un champ d'oeillets, où des paysans travaillent. Un jour, l'un deux nous a demandé du feu, un autre, le même siffle une chanson que nous venons de fredonner. Il semble qu'il veuille discrètement nous contacter. Nous l'appelons au travers de la barrière de jonc qui entoure le camp, (et empêche de voir du dehors et du dedans) . Nous parlons en espagnol:

- " vous travaillez dur !

- " oui.

- " vous faites beaucoup d'heures par jour?

- " de 5h30 à midi ( il nous répond en français )

- " ah vous parlez français?

- " oui, un peu de tout: anglais, allemand, français.

Au bout de plusieurs conversations, il nous dit ceci:

- " un ouvrier agricole gagne 9 pesetas de l'heure, en ville les ouvriers gagnent de 7 à 8 pesetas. Il faut qu'ils travaillent 11 à 13 heures pour vivre. Ils prennent leurs congés payés pour aller travailler aux champs, et alors ils sont payés au fixe , c'est-à-dire 5 pesetas l'heure. Ici, il y a trop de militaires, de fainéants. Par exemple, le kilo de tomates est vendu à la coopérative un peseta, et en ville il vaut de 6 à 8. Pour tout service, il faut passer par le curé qui demande d'abord si on va à la messe. Quand on a besoin de quelque chose à la mairie, en graissant la patte, on a ce qu'on veut en 10 minutes, au lieu de 2 jours. L'école est très mauvaise, elle est très chère: 550 pesetas d'inscription. "

Il travaille, le moins possible, les terres de sa belle-mère. Il a été élevé en France. Il évite de parler de la guerre civile, de l'opposition qu'il y a en Espagne. Il nous dit que dans le petit village tout proche (rempli de petites entreprises textiles et d'aspect moderne parfois) il y a deux cents gardes civils qui ne font rien, qui surveillent la mer. Quand il nous parle il donne des coups de pioche de temps en temps, pour avoir l'air de travailler. Certains paysans, les plus gros, commencent à avoir des tracteurs pour exploiter leurs terres.

#### II-LA TRADITION: élevage - zone montagneuse.

- KEEGOS: nous campons dans un village entre le Léon et les Asturies C'est un petit bourg de 48 familles -il y a l'électricité et l'eau courante- on se chauffe avec du bois ( un garçon du village ne connaît même pas le mot: gaz)

On vit principalement de l'élevage: 68 vaches. Une vache se vend: 14.000 pesetas et un veau: 1.000. On fait quelques cultures pour se nourrir.

Pendant l'hiver, il y a de la neige d'Octobre à Mars, on ne peut donc travailler que 6 mois par an, car l'hiver est trop rude pour permettre une industrie locale: "même un charpentier a les mains gelées avec ce froid". On soigne les pâturages et on ramasse du bois et des branches pour faire manger les bêtes. Un paysan nous dit que les gens du pays ne vont pas travailler dans les Asturies, ils partent plutôt pour l'Amérique du Sud, ou des pays comme la France et l'Allemagne. Ce sont les jeunes qui partent. Pendant la guerre, le front n'était pas loin, les nationaux (franquistes) étaient dans le village, ils logeaient chez les habitants "on ne pouvait pas en venir à bout". Mais on vit mieux maintenant que sous la république

### III- UN PAYSAN qui devient commerçant:

Un terrain de camping près de Barcelone.

Le propriétaire, 40-45 ans a débuté comme ouvrier agricole; il a 4 frères, leur père est mort quand ils étaient jeunes, la mère était pauvre. Ensuite paysan à son compte, en cultivant deux pièces de terre en location (cultures maraîchères de la banlieue d'une grande ville). Puis comme le terrain était au bord de la route nationale, vers Barcelone, en association avec un autre il a monté une pompe à essence, puis ensuite un terrain de camping avec épicerie buvette, station service. Sur une partie du terrain seulement; sur l'autre il continue de cultiver, mais des cultures "payantes" pour l'exportation (oeillets, pommes de terre nouvelles). Il accumule des capitaux qui lui serviront à s'établir "hôtelier" Ce qui est significatif chez ce "parvenu", c'est la notion de rentabilité capitaliste.

- "vous devez bien gagner avec ce terrain?"

- "Non, ce n'est pas en rapport avec le mal qu'on se donne. Ce qui rapporte c'est surtout la station service, parce que pour l'épicerie je ne fais pas beaucoup; vous comprenez, je ne veux pas faire le coup de fusil, parce qu'alors les touristes ne viendraient plus; par exemple sur les 40 tentes qu'il y a en ce moment, 30 étaient déjà là l'année dernière. Enfin de compte, c'est plus rentable. Je mets des fleurs, j'arrange pour que ce soit joli; je surveille pour qu'il n'y ait pas de vol. Je donne des fruits et des légumes aux gardes civils, et comme ça, ils surveillent le camp. (c'est un exemple du rôle "économique" que la police peut jouer sur un plan local), toute la nuit.

- "ça fait longtemps que vous avez le terrain de camping?"

- "non 4 ans. Avant, je faisais des oeillets et des légumes. Et maintenant je fais les deux, mais je gagne plus avec les plantes, qu'avec le terrain. Sur 100.000 pesetas gagnés à la fin de l'année, il faut retirer les impôts qui sont très lourds, le salaire des aides (4 à 6 suivant l'affluence). Tandis que par exemple cet hiver j'ai exporté des pommes de terre en Angleterre, ça m'a rapporté 40.000 pesetas pour 10.000 de frais, et pour les tomates et les oeillets c'est du même ordre.

- "mais vous continuez quand même avec le camping?"

- "oui, parce que je voudrais, quand j'aurais les capitaux, faire des bungalows avec piscine, et là, ce serait rentable, parce qu'il y a déjà la clientèle du camping, et que les frais sont amortis rapidement.

IV- LA CONCENTRATION DES TERRES dans une zone de CULTURE TRADITIONNELLE:

- NALECH- (province de Lerida)

Principales cultures: olivier, vignes; les ressources essentielles sont l'huile et le vin. Exploitations familiales; les plus grosses avec des saisonniers. Les paysans ont constitué des "réserves" en vendant au marché noir -hors de la collecte officielle. Les plus importants ont mis bien sûr, le plus de côté.

Certains sont grisés, il y a un exode vers la ville, Barcelone souvent, où ils pensent qu'ils pourront vivre, quitter la condition de paysan pauvre trimant du matin au soir. Ils dépensent tout leur "capital" et se retrouvent ouvriers. Leurs terres sont récupérées par le plus gros paysan du pays (c'est toujours un petit à côté des immenses propriétés foncières) mais il devient un paysan moyen. Mutation politique, ce propriétaire - républicain autrefois- devient un soutien du régime.

V- L'ARISTOCRATIE FONCIERE:

La transformation d'un grand domaine: Catalogne - province de Lerida

C'est un grand propriétaire foncier, domaine de 235ha, d'une seule pièce, entourée d'une foule de petites propriétés pauvres. Il possède sur la Costa Brava, 3000 ha de chênes lièges, des immeubles en Espagne et à l'étranger. Il s'est battu aux côtés de Franco. C'est le seigneur du coin; Lié à la monarchie, sa fille a assisté au mariage du prétendant Juan Carlos, et lui-même se ballade au travers de l'Europe aux réceptions princières. Son habitation sur le domaine est une grosse maison bourgeoise.

Depuis une dizaine d'années, il a transformé radicalement le mode de faire valoir de sa terre. Les cultures traditionnelles ont cédé la place aux cultures commerciales payantes, avec mise en œuvre des techniques les plus modernes. Sous l'influence de contacts pris en France et en Italie, notamment d'un pied noir replié près de Toulouse dès le début de la guerre d'Algérie et qui a monté un immense domaine de 1500 ha.

Deux types de culture:

- fourragères: luzerne et maïs- alimentant une usine montée sur la propriété et fabriquant de la poudre pour aliments composés pour le bétail (elle tourne 6 mois par an).
- arbres fruitiers sélectionnés pour l'exportation et le marché intérieur (pêches- pommes).

Matériel moderne, irrigation, tracteurs. 20 à 25 ouvriers permanents logés sur la propriété, ayant chacun une maisonnette avec jardin et poulailler. (pas de précision sur les salaires et le temps de travail).

Deux observations: -critique les industriels espagnols qui ne se modernisent pas.

-nationaliste catalan convaincu, quelque peu naïf. par exemple a planté en alternance des Golden et des Starking pour reconstituer les couleurs du drapeau catalan.

# LES OUVRIERS

## salaires et prix

En une "journée" de travail, pour un même patron (cela peut varier de 7 à 12 heures de travail) un ouvrier non qualifié touche en septembre 62 entre 350 et 600 pesetas par semaine; cela fait (Ip. = 8.20 AF) de 2870 à 4920 AF par semaine, ou de 12.000 à 20.000 par mois.

Pour un français qui essaie de vivre en Espagne sur le même pied qu'en France, la vie est presque aussi chère qu'en France. Mais il est difficile de faire comprendre comment "vit" un ouvrier espagnol avec de tels salaires. Les points de comparaison n'existent pas car, à cause des bas salaires, de l'arriération du pays, des coutumes alimentaires, les modes de vie sont très différents. Ce qu'on appelle coutume alimentaire n'est d'ailleurs souvent pas le fait d'un choix, mais imposé par le bas niveau des salaires. La misère fait que l'on se nourrit de pain, de pois chiches ou de riz et d'un peu d'huile d'olive, alors qu'ailleurs c'est la viande qui est le point de repère.

Voici quelques prix de <sup>produits de</sup> consommation courante (en septembre 62), en Espagne, traduits en francs, ils peuvent être comparés avec ceux de France, avec toutes les réserves qu'appelle une telle comparaison: par exemple l'huile c'est l'huile d'olive en Espagne, et l'huile d'arachide ici. Qui mange des pois chiches en France?

produits	Espagne		France A.F.	produits	Espagne		France A.F.
	pesetas	A.F.			pesetas	A.F.	
riz (1kg)	12	100	140	espadrilles	20	165	400
haricots (1kg)	7.20	60	200	souliers (I)	100	820	2000
pois chiches	16.50	135	-	pantalon (I)	150	1230	4000
p.de terre (1kg)	4	33	25	chemise (I)	60	500	1000
oeufs -12-	25	205	300	savon	6	50	55
huile	25	205	250	Omo	10	82	145
tomates	4	33	80	assiette	6	50	100
pain (1kg)	5	41	66	poste radio	2500	20000	12000
sucré (1kg)	12.00	105	110	seau	36	300	-

(I) de travail - ou de qualité médiocre.

Pour le logement, l'ouvrier ne peut occuper l'appartement neuf de 1000 à 2000 par mois ( 8.800 à 16.400 AF) il ne peut prendre que l'appartement usagé (presque le taudis) à 800 (6400 AF) s'il est professionnel bien payé ( de 800 à 1000 p. par semaine) où si ses deux journées de travail le lui permettent. Sinon, c'est obligatoirement le bidonville à 400 ( 3200 AF)

COMMENT L'OUVRIER ESPAGNOL peut-il simplement SURVIVRE?

La plupart, quand ils le peuvent, ou bien font des heures supplémentaires, ou bien ont un deuxième travail. Les témoignages qu'on lira plus loin en apprennent plus que tous les chiffres.

Une des raisons principales des mouvements de grève du printemps 62, a été la suppression des heures supplémentaires (dans les mines par exemple en raison de la concurrence du charbon américain et du pétrole). D'autre part, le patronat faisait pression sur les salaires pour accroître la productivité.

Depuis novembre 1956, les salaires "légaux" étaient bloqués à un minimum quotidien de 36 pesetas (3 NF par jour environ). Depuis les prix ont augmenté de 60%. Pour conserver les ouvriers (départs pour l'étranger) et pour garder un minimum de production, les patrons en plus du salaire "accordaient" des "primes" et des heures supplémentaires; mais l'ouverture du marché, la concurrence internationale, les nécessités de la modernisation les ont obligés soit de réduire les horaires, soit de faire pression sur les salaires.

D'où la révolte ouvrière.

.....

Dans les centres industriels

barcelone

On se croirait au siècle dernier. Que ce soit dans le quartier industriel de la ville, à Sabadell (cité du textile) à Badalona (cité des industries chimiques), à Sardanyola (cimenterie) ou même en traversant d'autres cités, c'est cette même impression pesante: de très vieilles usines, des bâtiments et des techniques vétustes, cet entremêlement d'entrepôts sombres, d'usines de toutes sortes et de taudis ouvriers. Ces chemins de terre, dès que l'on quitte les rues principales, cette poussière grise ou ocre qui se mêle à la brume et aux fumées, cet aspect de pauvreté sur les boulevards de Barcelone qui vire à la misère dès que l'on s'éloigne un peu derrière la façade, ces tramways hors d'usage, laissés pour compte des USA, ces marchés et ces boutiques minables où l'on mesure d'emblée la

distribution parcimonieuse des marchandises d'une qualité si médiocre que personne n'en voudrait ici, tout concourt à donner cette impression pesante de la capitale de la Catalogne.

Mais il y a plus encore: Barcelone vit dans la peur. Nulle part ailleurs nous ne l'avons ressentie comme ici. La guerre civile, elle est là sous nos yeux dans les traces de balles, de rafales de mitrailleuses sur les murs d'usines du quartier industriel. La lutte souterraine, elle est visible dans ces murs grattés à en être blancs à hauteur d'homme des inscriptions que l'on y devine encore; au détour d'une rue sombre, la seule que nous ayons vue inachevée le slogan du PC " Ann .." Témoignage d'une arrestation peut-être. Des casernes de gardes civils au milieu des usines. La peur elle est sur tous les visages, ceux qui se dérobent, ceux qui filent brutalement dès qu'un uniforme apparaît, ceux qui épiant sans cesse tout en livrant des bribes de leur condition de misère. Elle est dans ce chauffeur de taxi qui discute plus d'une heure avec nous sur un banc, face à l'ex Généralité, ne livrant rien qui puisse le compromettre, épiant pourtant chaque voiture qui passe le coin de la rue, cessant de parler dès qu'un promeneur arrive à quelques mètres.

Barcelone vit sous la pression du mouvement incessant du sous-prolétariat qui monte du sud ( 5 à 6000 par jour pour 1000 à 1500 départs ) ( ceci d'après un étudiant ). Ces "andalous" terreur des catalans, vivent dans d'in vraisemblables bidonvilles au sein même de la zone industrielle, des rues grouillantes d'une population si différente que l'on hésite à s'y engager, des enfants sous alimentés, nus et sales, la tête rasée, toutes les plaies d'un sous-prolétariat que l'on devine à des détails, de la prostitution à l'alcoolisme, de la misère des vieux à l'abandon de la vie précaire au jour le jour; et pourtant aussi l'incroyable solidarité familiale et ouvrière de ces parias.

Ailleurs, ces manoeuvres d'un jour, ballotés d'usines en usines, affalés à la porte des usines, épuisés, attendant la "reprise". A l'embauche dans le port, 300 dockers, le même sous-prolétariat, une assemblée tendue sous l'oeil mauvais des gardes civils: 50 seulement pour un cargo des Canaries, et seulement ceux dont les papiers "sont en règle". Dispersion lente et discussions violentes vers les bistrotts du port. Toute l'âpreté de la lutte pour la vie.

Un bistrot ouvrier, comme beaucoup d'autres entre les usines. La taverne de 1830 en France. Tout est noir dans cette longue salle, des tables de bois, des bancs, des tonneaux alignés aux murs d'où l'on tire "le blanc". Seules notes modernes: la télé dans un coin, le patron replet et bien mis à gueule de faux témoin. Et qui nous repère tout de suite. C'est midi. Défilé des gars-manoeuvres-, quelques professionnels,- cela se voit tout de suite,- de tous les coins d'Espagne. Un plat (riz ou patates ou nagent des coquillages), un demi-pain une carafe de blanc- entre 16 et 20 pesetas. C'est un gosse qui sert. Discussions sans importance. Ceux qui ont fini s'assoient dans la rue, à la porte, par terre. Un vieux lisant un journal, y déjeune seul d'une carafe de lait et de pain. Là, aucun contact n'est possible.

Une évolution vers des industries modernes semble freinée par rapport aux Asturies ou au Pays Basque: vengeance du régime qui place les investissements

ailleurs, poids des structures anciennes, patronat arriéré, c'est difficile de le dire. Le fait est que dominant les industries du début du capitalisme: textile (entre le stade artisanal et la grosse entreprise), industries chimiques, cimenteries.

#### DES TEMOIGNAGES:

- Barcelone: un ouvrier qui travaille "dans le tissu", 8h par jour, gagne 500 par semaine; il a sa mère et son jeune frère à charge. Il compte partir en France, dès qu'un autre frère reviendra du service militaire. La conversation cesse dès qu'il voit des gardes civils.

Un ouvrier monteur chez Iberia (tracteurs, camions) fait 10h/2 par jour et gagne 1000 par semaine; il se défend et dit qu'il vit bien. Sur les grèves, il ne sait rien, et va à son travail.

- Sardanyola: (banlieue de Barcelone) tout appartient à l'entreprise de ciment URALITA, entreprise moderne.

On arrête un ouvrier qui descend, sac de sport, chemise de travail bleu de travail. Il répond très spontanément à nos questions. Il travaille de 5h du matin à 14h l'après-midi. Pour 450p par semaine. Il fait un travail extérieur de maçonnerie: en 4 heures, il gagne plus qu'en une semaine à l'usine. Il y a eu en juillet des grèves à Sabadell (gros centre textile proche) tout était arrêté. A Sardanyola une usine de fourniture de pièces pour Pegaso (camions) à Barcelone, s'est arrêtée un mois: ils voulaient 300 pesetas de plus par semaine. Des Asturies on en a parlé; le représentant des syndicats a dit qu'on devrait faire quelque chose, mais il n'y a rien eu. URALITA emploie 2000 ouvriers, c'est peut-être la plus grande cimenterie d'Espagne. Beaucoup s'en vont à l'étranger, en Allemagne. Arrive un ami qui a été en France, valet de chambre à Marseille à 35.000 par mois. Il nous explique que pour partir à l'étranger il faut la permission du patron. " Le travail est-il dur ? " (rires !) - " Oui, il y en a beaucoup de maladies avec la poussière de ciment ".

mmmmmm

# Asturies

Sans de Langreo, Mieres, vallée du Caudal, du Nalon, les vallées minières encaissées des Asturies: des mines, des usines concentrées dans des vallées profondes: la fumée, l'entremêlement des voies ferrées, des cités, tout est noir, jusqu'au torrent où des hommes récupèrent le charbon avec des tamis. Tout ce que le capitalisme peut offrir de plus déprimant à l'homme: une cité minière et sidérurgique.

" Il n'y a pas mieux" le slogan du régime, est le seul qui s'étale ironiquement, partout.

Entre Laviona et El Entrego, la sortie d'une mine. Une dizaine de mineurs au bord de la route. "- Vous faites combien d'heures? "

- 7 heures au moins.

- Et vous gagnez beaucoup?

- On ne gagne rien, pas même pour se payer une paire de chaussures. 1.500 - 2.000, selon les cas. Il y en a qui gagnent 9.000. Oui, il y en a un ou deux (commente un camarade en roulant une cigarette.)

- Mais n'y a-t-il pas eu une grève?

- Oui, une petite grève, 13 jours.

- Et qu'avez-vous obtenu?

- Rien, ce qu'ils ont donné d'un côté, ils l'ont repris de l'autre.

Ils le reprennent par les impôts.

Nous cessons la conversation car d'autres mineurs arrivent et une rencontre avec un mouchard est toujours possible, et n'est pas à souhaiter. Les gardes civils sont en tenue de campagne, mitraillettes, vérification du contenu des voitures.

mmmmmm

## Mieres

Nous déambulons à la recherche de Fabrica, complexe minier et sidérurgique, le plus important de la ville. Quartier ouvrier, maisons grises, inscriptions grattées. Un chemin qui conduit vers un puits. Un mineur en bleu, avec son casse-croûte: "-Vous allez travailler?" - "Non, j'ai fini". "-Vous faites combien d'heures?" " 7 heures". " Il y a eu une grève?" "-Oui, 50 jours, et rien... 2 mois de grève..." "- Y-a-t-il eu des arrestations?" "-Oui, tous ont été arrêtés, ils nous cueillent de nuit". "-Pensez-vous faire encore quelque chose?" "-Ils sont plus forts que nous!" Nous lui demandons le chemin de la Fabrica. Nous prenons la voie, interdite au public, nous circulons pendant un ou deux kilomètres au milieu des rails et des trains de minerai sans qu'on nous dise rien. Les locomotives sont allemandes, de 1913, 1920. (à la Nicolasa il y a des locomotives électriques neuves) Nous demandons notre route à un ouvrier que nous croyons être mineur " Non, je suis mécanicien". "-Combien gagne-t-on à la Fabrica?" " de 40 à 50 pesetas par jour" Mais n'y a-t-il pas la grève?" "-Oui, ils sont encore en grève. Vous cherchez du travail?" Nous répondons oui pour voir comment il réagira. " Vous trouverez comme piqueurs ou manoeuvres. Il nous a répondu en nous prenant pour des ouvriers. Nos questions ne l'ont pas surpris, car beaucoup de travailleurs ont été congédiés après les grèves. Nous regagnons les rues. En proportion, il y a plus d'inscriptions qu'à Barcelone. Par exemple: " F.C. H ", " Vive l'URSS".

Nous arrêtons de nouveau un ouvrier. Nous posons les questions rituelles sur la grève, le travail, le salaire... (il est nettement réticent): "Je fais 7 heures, je gagne 100 par jour, cela fait 3 à 4000 par mois." Les grévistes empêchent-ils de travailler les autres? " Non, pas du tout, non". (il s'en va assez gêné).



Nous arrêtons un autre gars en bleu, c'est un maçon, il fait 48 heures et gagne 40 par jour " On y arrive dit-il " Nous soupçonnons qu'il a un autre métier.

Nous hésitons avant de descendre à la Fabrica: entrée privée, gardien sans aucun doute au bout de la route qui descend dans la vallée. Nous accrochons un ouvrier qui sort: moustache fine, coupe de cheveux étudiée. Il répond à nos questions: il est chaudronnier prêt à passer fondeur, il gagne 5.000 parfois 6000 par mois. Et il nous demande: "vous êtes des agents de l'étranger?" (formule qu'emploie le régime pour désigner les fauteurs de troubles, espions rouges, etc..) "Non, en est en vacances, et on veut savoir comment on vit en Espagne, nous ne sommes pas payés..." "-Écoutez moi, je suis père de famille, logé, alors je ne veux pas d'histoire. Un célibataire, lui il fait ce qu'il veut." " Ce que je peux vous dire, c'est que la grève a duré depuis la moitié de mars à la moitié d'avril à cause du manque de charbon. Ce sont surtout les manoeuvres qui ont obtenu quelque chose, de 2.000 ils sont passés à 3.000 par mois. En ce moment à la Fabrica il n'y a aucune grève, mais dans les puits Nicolasa, Baltazar, oui. Ils disent qu'ils veulent la semaine anglaise. Mais il faut raisonner un peu, si la direction ne l'accorde pas, et le ne peut le donner du jour au lendemain. "

Un mineur du puits Nicolasa: (de Mieres)

Le puits Nicolasa, d'où partit la grève de Mars qui s'étendit à presque toute l'Espagne, est de l'autre côté de la ville, il est encore en grève lorsque nous y allons. Nous tentons vainement d'y arriver par un côté de la ville, finalement de l'autre nous y arrivons, après avoir traversé une dizaine de lignes de chemin de fer. Ablama, village gris, ratatiné; à travers un labyrinthe de ruelles un retraits de la mine croit que nous cherchons du travail, nous indique le chemin: " c'est à une demie heure de marche". C'est un chemin pour jeep, au creux de la vallée, où on doit tenir le vélo à l'emain; au-dessus, de l'autre côté, longeant presque la crête, il y a une ligne de chemin de fer, neuve, avec traction électrique dernier modèle, qui amène le charbon. Un ouvrier isolé descend, il marche vite, il a les traits tirés:

"- vous travaillez à la mine, nous sommes français, on voudrait vous poser des questions.

"- venir de si loin pour chercher du travail...

"- non on ne vient pas pour ça, on veut savoir comment on vit.

(il se durcit, il nous regarde profondément, et serre mon poignet) :

"- Vous voulez savoir comment on vit? Eh bien voilà: ici on est des esclaves, l'ouvrier espagnol serait le meilleur du monde pour la production, mais on ne le paie pas, et il ne produit pas. Dimanche (on est mardi) des belges sont venus faire des discours à Oviedo devant le maire, les autorités. Ils ont dit que l'ouvrier espagnol est le plus travailleur et le plus sérieux. Ici, si on nous paie nous produisons. Si on nous donnait carte blanche pour sortir, personne ne resterait, pas même le pointeur. L'autre jour un belge est venu avec une liste pour 200 noms, et moi je n'ai pas pu y aller parce que je vis loin, et n'étais pas au courant; mais je crois qu'on se jetait même par les fenêtres, parce que la police et la garde civile ont dû venir.

"On ne nous laisse pas sortir d'Espagne, on nous traite de voyous eh bien, qu'on nous laisse gagner notre vie, parce que l'ouvrier espagnol, si on ne le paie pas, il ne produit pas, on est à bout. Un comte, de je ne sais où a embarqué le mois dernier à Mieres, 40 millions: l'argent des mineurs. Ce qu'il y a c'est trop de suceurs, d'employés de bureaux, d'ingénieurs, de maquereaux, et de merde....

" Ici, il y a eu deux mois de grève; après on a sorti 1200 wagons par jour, et on s'est aperçu qu'on était payé pareil. Alors, on est descendu jusqu'à 100. Et on serait allé jusqu'à 50; après il y a eu les 21 jours de grève, le puits est modernisé depuis deux ans, il produit plus que tous les autres ici.

" J'ai un frère en Belgique, et trois cousins germains du côté de ma femme en Allemagne, et ils gagnent leur vie. Mais nous, on est au fond, esclaves on ne peut pas vivre, on est dégueulasse, désespérés complètement; putain celle qui m'a fait. J'ai deux heures de chemin pour venir ici dans la mine, quelle saloperie!

" Je gagne 40 par jour pour 7 heures ( 6 jours par semaine); je travaille de 16h à 23h; je me douche, il est 23h30 et j'arrive chez moi à 8h du matin Je me lève, je travaille 5 heures ( c'est son second travail) et je vais à la mine je gagne 3000 pour ça, que dalle ! Je vis à 3 kms; à Mieres, le loyer est de 500 par mois; je ne peux pas, ça non; où je suis je paie 50 par semaine; j'ai deux enfants j'ai 28 ans; comme moi y en a 50.000. Je suis ici depuis 7 mois, avant je travaillais aux champs. Je dormais de 11 à 12, et de 22 à 23, et si on m'avait payé je serais capitaliste.

" Quand il y a eu la grève de 21 jours, j'ai trouvé un travail de terrassier, à 10 par heure, et ça vaut le coup.

" Je suis arrivé ici et ça m'a coûté 1000 de déménagement; après il y a eu deux mois de grève, maintenant celle-ci. Il n'y a plus de réserve, c'est le bout, et comme moi 50.000.

" Ala fonderie de Mieres, (Fabrica) si on laissait les gars partir personne ne resterait, et les employés de bureaux, qu'est-ce qu'ils feraient? Qu'ils aillent se faire foutre, parce que c'est l'argent des mineurs qui les paient. Lundi je suis revenu de mon travail de terrassier et j'ai appris cette histoire des belges à Oviedo, je l'aurais su j'y serai allé, ça devait être terrible. Ma femme m'a dit qu'il était arrivé trois ou quatre paporasses, mais moi qu'est-ce que j'en sais? J'ai rien entendu. Je devais prendre le travail à 7 heures, eh bien ! putain d'envie que j'avais d'aller travailler, je me suis levé tout tranquillement à 8 et je suis arrivé à 9h30. J'ai vu mon cntremaître, il buvait une bouteille de vin, il sourit et me dit que je suis sur la liste pour 16 heures. Je lui dit que je n'ai pas de casse-croûte, et que je rentre chez moi, je reviendrai demain. Les employés de bureau, ils ont la semaine anglaise, et nous qui sommes au fond, qui domons l'argent, on n'a rien? Vous croyez qu'on a le droit ( de faire ça )?

" 40 ou 50 ont été congédiés, des jeunes de 31 ans, qui travaillaient depuis 12 ans dans la mine, maintenant qu'est-ce qu'ils vont faire? Ici tu obtiens la paporasse pour partir, et à la frontière, on ne te laisse pas sortir. Vous croyez qu'on a le droit? Ici, on est les plus esclaves du monde. Quand je met trois piquets de soutè-nement, on me paie moins que quand j'en mets un, vous croyez qu'on a le droit? Mon mois d'août était bon, je suis arrivé à 91 par jour, maintenant je gagne 40, c'est pas possible. Je connais un garde civil en Castille, si je peux je m'en vais. Je crois qu'il n'y aura plus de grève, parce que c'est pas possible quand la situation sera normale; tout le monde va s'en aller, s'il vient un type pour la Belgique ou je ne sais où, je m'en vais le premier et je ne perds pas une minute de plus; et après, c'est comme si je ne l'avais jamais vécu; et rien de plus. 50 ont été arrêtés, envoyés au travail forcé à Almeria; vous croyez qu'on a le droit? On n'a jamais été esclave come ici, et rien de plus.

" Je vous dis la vérité, comme moi, il y en a 50.000. Pas la peine d'aller plus loin, on ne vous laissera pas passer, il y a des gardes et la police viendra, et ce sera pire. Quand vous parlez à un ouvrier, il faut parler à voix basse faire attention; quand la situation sera normale, dans 8 jours, tous vont demander leur paie, et vous verrez comme ils discuteront en bas, dans le village. "

Il parle avec l'accent paysan, d'un air fatigué, il agite les poings baisse la voix quand passent d'autres mineurs, baissant la tête et se tournant du côté des arbres. Par moment, il bégale tellement il est bouleversé. Il s'éloigne à grands pas, comme s'il ne s'était pas arrêté.

mmmmmmmm

## Avilès

( à 12 Km d'Oviedo, c'est un port qui fait le pendant de Gijon, plus ancien).

Ici tout est neuf. La ville, assemblage cubique étagé sur une colline apparaît au détour de la route, comme une cité concentrationnaire: façades ocres percées de petites fenêtres. Même impression du complexe industriel, édifié à l'aide de capitaux américains: sur 12 kms le long de la route d'Avilès à Gijon, ce ne sont que hauts fourneaux, laminoirs, usines diverses; l'entrée sur le port, barrée par un pont tournant gardé, le tout entouré d'un grillage fort de trois mètres surmonté de barbelés; d'autres cités à l'intérieur de ce périmètre d'usines. C'est impossible d'entrer. Le port a été aménagé: les cargos abordent directement à l'usine; ligne électrifiée très moderne, et large route vers Oviedo. Il n'y avait avant qu'un port médiocre et une fonderie de zinc de la Royale Asturienne des Min.

Construit de toutes pièces par le régime, voilà ce qu'a dit de ce complexe un des fondateurs:

"Le plus bel exemple des résultats de l'INI est probablement fourni par l'entreprise sidérurgique d'Avilès connue depuis 1950 et qui va bientôt doubler la quantité d'acier produit en 1957 en Espagne... L'entreprise se place parmi les toutes premières de son genre. La qualité des produits fournis est telle qu'ils sont cotés au-dessus du prix mondial, et trouvent facilement preneur aux Etats-Unis ou en Allemagne "

Il n'y a pas eu de grève à Avilès.

mmmmmmmm

# PAYS BASQUE

## Bilbao

Les faubourgs industriels, Sestao, Baracaldo, font penser aux villes industrielles françaises (Lorraine ou Nord); c'est la même impression que donne le passage dans d'autres petites villes industrielles du pays basque: Eibar, Zaraus.

Sestao, banlieue de Bilbao, nous sommes devant les AHV (Hauts Fourneaux Biscayens). Voici ce qu'un ouvrier nous a dit:

-un manoeuvre fait 48 heures, il gagne 1800 par mois, un ouvrier qualifié 2100. En faisant des heures supplémentaires, le manoeuvre et l'ouvrier qualifié peuvent arriver à 2000 et 3000, mais à la Naval, ils ne gagnent même pas pour manger. Il n'y a pas eu de grève, parce que l'usine a été rénovée, et de 10.000 ouvriers on est passé à 6.000; s'il y avait eu grève, ils auraient congédiés 3000 types, comme à la General Electrica, ou chez Babcock, où 60 ont été congédiés. Le gouverneur interdit qu'ils trouvent du travail dans les entreprises, et en plus, il y a trop d'ouvriers, ils doivent faire des contrats (piqueurs, etc...) Il n'y a pas de propagande, il y en avait plus il y a quatre ans.

Un autre ouvrier des AHV nous déclare: depuis septembre 1961, on a les conventions collectives, c'est nous qu'elles nous avons eues en premier, en Espagne. On touchait 100 par jour au minimum. Pendant la grève, les autres gagnaient de 36 à 39, ils voulaient 30 de plus, nous on y perdait encore, alors il n'y a pas eu grève. Et puis on a un économe très avantageux, on paie le kilo de pommes de terre 3 au lieu de 7. A Noël la direction offre des jouets, et des vrais jouets qui valent au moins 250 p.

(Il faut remarquer que le deuxième témoignage concerne un ouvrier qui gagne 3000 par mois et qui est logé par les AHV, son raisonnement, comme celui du chaudronnier fondeur de Meres, est bien celui de l'ouvrier qualifié, largement mieux payé que les autres.

La situation est que, l'usine étant moderne, elle peut sans trop de conséquences travailler avec beaucoup moins d'ouvriers et ceux-ci le sachant, ils n'ont pas voulu prendre de risques.

Nous sommes près de Babcock, filiale américaine, qui fit grève en Mars. Un jeune de 16 à 18 ans approche, nous faisons un pas vers lui: "j'en sais pas, je ne sais rien", dit-il sans que nous ayons eu le temps d'ouvrir la bouche. Nous en concluons que ce doit être un militant. Un autre, plus âgé, répond tranquillement "On fait 8h45 par jour, 6 jours par semaine. On gagne 5 à 700 par semaine. La grève, on ne sait rien, ça s'arrête, on ferme. N'ayant rien d'autre à dire, il s'en va.

Près de la Naval, nous arrêtons un ouvrier fondeur: il fait 8h, six jours par semaine, il gagne 7 à 800 par semaine, il a fait un mois de grève. Le salaire de base a été augmenté mais les primes ont été supprimées: total rien.

Cette fois c'est un ouvrier de la Naval: il sourit et se borne à répondre qu'on gagne plus de 500 par semaine, que la grève n'est rien "des choses du travail, comme partout". Il s'en va, non sans se retourner une dizaine de fois.

De nouveau, nous arrêtons un ouvrier de la Naval: monteur-soudeur un peu plus ouvert que le précédent.

"-Combien d'heures faites-vous par jour?"

"-8 heures, de 14 à 22 heures." "- et vous travaillez 6 jours par semaine?" "- oui" "-vous gagnez suffisamment?"

"-Oui, 1100 par semaine. Je suis soudeur-monteur, je vis bien. Je paie 300 de loyer par semaine " "-c'est cher?" "-non, c'est bon marché". " Ca me fait 100 par jour de salaire, à la Naval, on gagne une moyenne de 660. J'ai travaillé comme monteur dans une mine de charbon au Léon; les mineurs gagnaient 200 par semaine, avec 36 par jour. Dans les champs, les paysans ne peuvent travailler que 6 mois par an, le reste de l'année, il n'y a rien à faire, pratiquement, alors comme ils gagnent 70 par jour, ça leur fait en réalité 35. encore moins qu'un ouvrier. Ici, dans les champs, c'est ce qu'il y a de pire, ce n'est pareil dans aucun pays. Ici en Espagne l'ouvrier a des facilités, les bars sont ouverts de 5h30 à 3h du matin, un verre de vin coûte 70 cent. Je connais la Suède, la Hollande, l'Angleterre, j'ai de la famille au Venezuela et en Suisse, et je sais comment on y vit. Mais aujourd'hui la situation est pire qu'il y a de nombreuses années; en 1936 c'était mieux et avant aussi.

"Ici, si on te voit parler à un étranger on t'arrête, il faut se taire; derrière chaque espagnol il y a un garde-civil, on ne peut rien faire.

"-comment les grèves ont-elles pu avoir lieu?"

"-Ici, personne n'aime le régime.

"-l'augmentation de salaire était-elle la cause des grèves?"

"- il y a de ça, et un peu de tout. Ici, les capitalistes et le clergé commandent, et maintenant les Américains; ils font tout.

"-est-ce qu'il y a des paysans qui viennent travailler ici, et trouvent-ils du travail?"

"-oui, comme manoeuvres, comme ouvriers spécialisés, partout. Beaucoup d'ouvriers s'en vont à l'étranger.

(à ce moment il nous offre une cigarette).

"- d'après ce que vous dites, votre façon de vous exprimer, votre expérience, vous connaissez des militants?"

"-oui, un peu, j'ai roulé ma bosse partout, j'ai visité beaucoup de nations, et ce qui m'intéresse dans un pays, ce ne sont pas les monuments, mais de savoir comment vit l'ouvrier.

"-ce que vous voulez, c'est voir l'homme tel qu'il est?"

"-oui, c'est ça j'aimerais participer à une activité politique, mais ici, il faut se taire. J'aimerais vous revoir, vous montrer des camarades et vous faire visiter les environs.

Poignées de main ferme, tapes dans le dos. Durant la conversation, il a parlé en regardant droit dans les yeux, sans baisser la voix lorsque passaient d'autres ouvriers, ni regarder à droite ou à gauche pour surveiller. Il emploie un vocabulaire sûr, et s'exprime aisément.

Nous arrivons un peu en avance, il est là. Nous partons à la recherche d'un café tranquille, au passage il achète un cahier qu'il nous donnera pensant que nous n'avions pas de papier pour prendre des notes. Finalement on décide de partir hors de la ville, dans les champs.

"- nous avons remarqué qu'on construit beaucoup de logements. Combien vaut le loyer?

"- on ne les loue pas, on les vend. 150.000 ici, 400.000 à Bilbao. Et attention, en plus du prix de l'appartement il faut inclure les frais de chaussée et du trottoir, qui sont à la charge du quartier, ça fait 40 à 50.000 de plus. Le maire ici, c'est le patron des AHV. On l'appelle Pepito l'Asturien, il était gangster à Cuba.

"- que mangent les ouvriers?

"- pot-au-feu, haricots, lentilles, ou pois chiches. Il est bourré pendant deux heures, après il a aussi faim qu'avant, il ne peut pas donner de rendement au travail; il ne s'en sort pas, quoique pour mieux manger, il faudrait qu'il travaille plus. Un ouvrier marié avec deux enfants dépense en nourriture par mois disons environ 900; il y a le loyer au moins 800, l'électricité au minimum 50, le charbon pour la cuisine, 200 (il n'y a pas le gaz et souvent pas l'eau courante), ça fait 1950. En plus l'habillement: ma chemise de travail: 95, mon pantalon (percé) 130, disons 300. Eh bien, il ne peut pas vivre.

"- tenez venez chez moi, vous allez voir comment on vit. On est 7, 4 adultes, trois enfants. Moi, mon cousin, mon frère, on apporte plus de 2000 par semaine. Aucun ouvrier ne mange comme nous, ils sont mieux logés peut-être, mais pour la nourriture, non. Imaginez comment peut vivre un ouvrier père de famille à 500 par semaine.

La famille en question vit près des usines, dans un immeuble branlant vétuste, au troisième et dernier étage. Au fond du couloir une pièce mansardée, c'est ça. Superficie: 15m<sup>2</sup> environ. Plafond incliné jusqu'au sol, à cause du toit, une poutre le barre sur sa longueur. Un rideau divise la pièce en deux, d'un côté les lits, (on ne peut tenir debout), de l'autre la cuisine, si on peut dire. (c'est la partie de 3m de large, où l'on peut tenir debout). Pas d'eau. Pas de gaz. Un foyer dans la maçonnerie, qui marche au bois de charpente, sans aucun doute récupéré sur des chantiers; on l'active avec de l'huile d'olive ! il est près d'une heure la soeur du camarade vient d'arriver du marché; il y a plein de fumée parce que ça tire mal, les deux tabatières de la pièce ( ce sont les seule fenêtres) et la porte sont ouvertes.

"- je m'excuse de vous recevoir ici. Demande à ma soeur combien elle dépense pour la nourriture?

"- environ 150 par jour. Ça fait 1500 à 2000 par semaine. On ne se prive pas, un ouvrier ne peut pas manger comme nous. " Tout en parlant, elle fait cuire dans une poêle, des tomates, du riz, des coquillages, une sorte de viande cuite. Un coup d'oeil sur les lits, genre planches de bois rembourées. On finit un verre de vin rouge (aussi mauvais que le vin blanc pris dans les 4 ou 5 cafés où on est allé- les ouvriers boivent beaucoup) et on s'en va. En descendant on croise deux enfants de la famille, gentils, habits pas trop voyants, mais bien nourris. "Imaginez comment pourra vivre un ouvrier, père de famille, à 500 par semaine, nous répète notre camarade".

Auparavant, il nous avait dit ceci:

"- pour le travail y-a-t-il une carte spéciale?

"- la carte d'assurance suffit, il n'y a pas de livret de travail. Un certain nombre d'ouvriers n'ont pas de carte d'identité, les autorités la retirent pour les activités "dangereuses" pour le régime.

"- Avec les salaires, il y a un système de points, comment cela marche-t-il?

"- en théorie, chaque entreprise doit verser des points correspondant à 20% du total des salaires versés, en réalité c'est 20% du total des salaires de base. Le point varie selon les entreprises, de 40 à 60. Le célibataire ne touche pas, l'ouvrier marié 3, pour le premier enfant 2, et après 1 par enfant.

"- et quand il y a maladie ou accident?

"- en cas de maladie, on touche 50% du salaire de base. (à Saragosse un ouvrier nous explique qu'avec un bras cassé, il avait, à cause de cela, plus avantage à venir travailler qu'à se soigner). En cas d'accident 75% du salaire de base. Moi, comme monteur, je suis considéré comme ayant le salaire le plus élevé, 40.000 par an, soit 55 par jour, mais ça ne marche qu'en cas d'accident, sinon pour la maladie, c'est mon salaire de base qui compte.

"- et les syndicats?

"- les conseils d'entreprise sont dedans; ils vendent le travailleur à l'étranger:

"- comment?

"- quand il y a trop d'ouvriers dans un tel secteur, le syndicat passe des accords à l'étranger, et quand il a besoin des gars, il les rappelle. D'ailleurs vous pouvez vous en apercevoir en France, où les ouvriers espagnols ne gagnent pas autant que les français, la différence va au syndicat". (il s'agit vraisemblablement des travailleurs qui partent collectivement à l'étranger - mais ceci se trouve confirmé par un témoignage recueilli en France: parti de Badajoz, sous l'égide du syndicat, un ouvrier, qui n'avait jamais été dans une mine, s'est retrouvé mineur en Hollande et en Belgique. Pour le contraindre à rester, on ne lui a pas payé ses trois premiers mois de salaires.) Le syndicat ne donne rien aux familles, parce que les hommes sont ce qu'ils sont, parfois, ils s'en vont et oublient la femme et les enfants, et les familles peuvent mourir de faim, le syndicat ne donner rien.

"- et du point de vue de propagande, par exemple. On vient des Asturies on sait comment cela s'est passé là-bas; comment tu vois les choses?

"- je vois cela plutôt comme une grève de revendication de salaires, que comme un acte politique.

"- as-tu entendu parler des grèves à Beasain, Eibar, Zaraus?

"- non.

"- et les grèves de Bilbao?

"- c'est parti de la Naval. C'était spontané, les Hauts-Fourneaux Biscayens n'ont pas bougé". Tous les ouvriers de la Naval qui avaient fait la guerre chez les Rouges ou de la prison, devaient se présenter tous les jours, à la préfecture de police, les frais de déplacement, il les payaient, ils n'ont pas pu bouger. Tous ceux qui ont été arrêtés, l'ont été de nuit, vers 3-4h, il y en a eu beaucoup, et il y en a encore en prison. La grève - 1 mois - a été mal organisée. Les ouvriers allaient au café pendant les trois premières semaines, ils dépensaient autant que pendant le travail, c'est seulement la dernière semaine qu'ils ont décidé de faire la grève des cafés. Il aurait fallu la préparer deux, trois mois, à l'avance, mettre de côté; moi je n'ai pas l'expérience, mais c'est mon avis. Durant la grève, je travaillais, même le dimanche, il ne me restait pas de quoi me payer un verre de vin ou des cigarettes". -il a donné le plus possible pour les grévistes, il travaillait parce qu'il n'est que détaché à la Naval, et appartient à une petite entreprise de montage.

"- est-ce que certains ouvriers venant de la campagne n'ont pas été découragés et ont voulu y retourner?

"- oui, mais ils en furent empêchés par la police secrète. Ici, le capitalisme, c'est la loi du fouet.

"- on a dit que les curés ont appuyé les grévistes?

"- ici, oui on le disait, mais aucun n'a donné de l'argent aux ouvriers.

"- la messe est-elle obligatoire?

"- la messe est obligatoire pour les militaires; pour les ouvriers, non sauf lors du "precepto pascual"; pratiquement aucun membre de la classe ouvrière ne va à la messe, y vont tous les "suceurs" qui se sucent avec le régime.

"- qui est-ce qui devient garde civil?

"- tous les voyous, tous ceux qui ont peur de travailler; on est poursuivi seulement pour des cas politiques, ou des crimes. Par exemple on laisse en liberté des déserteurs, on se contente de confisquer leur papier d'identité. Ils ne peuvent travailler que dans des petites entreprises.

"- Y a-t-il de la propagande de la part de l'opposition? tracts? inscriptions?

"- non, rien; si on est trouvé porteur de tracts, on est aussitôt arrêté; tout est verbal.

"- as-tu des contacts avec des militants des organisations?

"- non, vous êtes les premiers que je rencontre.

"- crois-tu à un changement de régime?

"- non, pas de l'intérieur, c'est impossible, il y a trop de gardes civils, ça ne peut venir que de l'étranger.

"- dans quel sens vois-tu ce changement?

"- j'incline pour la république, c'est-à-dire un régime dans lequel l'ouvrier puisse vivre mieux, ici l'ouvrier est un esclave des temps primitifs. Nous sommes en plein XX<sup>e</sup> siècle, et en Espagne, rien n'a changé. Je vois des travailleurs qui travaillent plus que moi, et qui gagnent moins, je ne le conçois pas. Je vis bien pour un ouvrier, mais regardez moi, j'ai l'air d'avoir 35 ans. J'en ai 29. J'ai appris tout seul, et maintenant ça ne me sert à rien. Ici, je ne peux pas me marier (légalement il est déserteur, et il voudrait aller vivre à l'étranger), si, vous connaissez des gars qui militent, je suis prêt, parce qu'ici je ne peux pas fonder un foyer, alors, y passer demain ou après... à condition que ce ne soit pas inutile.

Ici, je suis seul, personne ne fait rien.

"- il faut préparer les ouvriers, leur ouvrir une conscience des événements.

"- j'ai fait le service dans la marine, j'en connais assez pour montrer, ici les casernes ne sont pas gardées, mais personne ne bouge. "

mmmmmm

Sanigoni \ Sanigosse

Ce n'est pas une cité industrielle, mais la ville de province, avec quelques usines liées à l'économie agricole (tanneries, industries alimentaires etc...). Pour les travailleurs, le poids de l'exploitation y est plus grand qu'ailleurs.



Un ouvrier boulanger, jeune, revient du travail, sac de plage au dos. Il fait 8 heures de nuit, sept jours par semaine. 90-91 p. par jour, le dimanche le double; lui "s'en tire", mais beaucoup partent en Allemagne.

Dans un garage: le graisseur fait de 11 à 12 heures par jour, toute la semaine. 500 p. par semaine; "ce n'est rien, même pas de quoi s'habiller".

Dans une tannerie: 340 à 350 p. par semaine. C'est beaucoup moins qu'à Barcelone (450 à 500) et les prix sont les mêmes.

Le gardien du camping: préposé à toutes les besognes, depuis le balayage à la surveillance à la surveillance des entrées, travaille tous les jours, toute l'année, du lever du jour à la nuit (12 à 13h l'été, 8 l'hiver). Ce qui exclut un second travail. 400p. par semaine. Il a eu un bras cassé, mais comme il ne touchait que la moitié du salaire de base, il a préféré venir travailler. Sa fille fait 12h par jour pour 400p. dans une fabrique de gâteaux. Il est véhément pour parler des "employés de la plume" qui gagnent bien, il retient sa violence pour dire qu'il a à peine de quoi manger, et que changer son pantalon est une catastrophe.

Un ouvrier, en bleu, le sourire en coin, nous dit de nous adresser au syndicat, pour avoir des précisions sur la vie des ouvriers. "aucun détail" dit-il d'un air entendu.

mmmmmmmm

## La montée d'une classe ouvrière

### Les grèves

Ce prolétariat qui augmente sans cesse exprime le fait que les secteurs industriels prennent le pas sur les secteurs agricoles. C'est un prolétariat qui prend vite conscience de sa force, et de sa condition (un Mineur de Mieres, qui venait de faire deux mois de grève n'était à la mine que depuis sept mois, et avant ouvrier agricole en Castille). A la faveur du régime, le capital (espagnol ou étranger) essaie de tirer le plus possible de plus value pour ses investissements, sa modernisation et toute la reconstruction (pour se mettre au niveau européen - ce qui représente encore un pas important). Mais les travailleurs espagnols connaissent la condition des ouvriers à l'étranger; ils sont aussi confrontés avec des techniques modernes. Ils définissent objectivement par leur attitude, leurs revendications à un autre niveau de vie et à une autre condition de travailleur, à un autre rôle dans la société.

L'origine du conflit est évidemment la misère et la revendication d'un autre salaire.

Mais certains faits ont pu avoir leur importance dans le déclenchement des grèves. Pour des motifs qui ne sont pas avoués, mais certainement pour éviter des conflits préjudiciables à leur entreprise dans une période difficile de concurrence ou de modernisation, pour arrêter l'hémorragie de la main d'oeuvre qualifiée

certaines grosses entreprises ont "signé" des conventions collectives (accords entre patrons et syndicats d'une même usine sur la réglementation du travail); notamment en novembre 1961, à Bilbao et à Barcelone.

Les Hauts-Fourneaux de Biscaye à Bilbao (AHV) avec Aviles une des entreprises les plus modernes d'Espagne, ont fixé le salaire minimum à 100 pesetas par jour, avec d'autres "avantages" (assurance vie, jours de congé). A Barcelone, un accord semblable touche 6.200 ouvriers de la Fiat espagnole. Les ouvriers des deux régions industrielles ne pouvaient ignorer ces accords auxquels le régime donna, bien imprudemment, une grande publicité.

En décembre, janvier, février, des grèves éclatent au Pays Basque, réclamant 100 pesetas par jour. Cela déborde ailleurs: Carthagène en février; la hiérarchie catholique par la bouche de l'archevêque de Séville, estime le salaire minimum pour un ouvrier ayant deux enfants à 110-120 pesetas (notons combien ce grand seigneur de l'Eglise se contente de peu pour les ouvriers, puisqu'à ce moment ceux-ci réclamaient 100 pesetas pour tous).

En avril, la grève débute au puits Nicolasa et s'étend à toute l'Espagne. Il y eut de 150.000 à 200.000 ouvriers en grève.

En général, elles cessèrent par des concessions sur les salaires de base, augmentation souvent réduites à zéro, par des artifices comme la suppression des primes ou le changement des normes. D'où les nouvelles grèves du mois d'août.

Des témoignages sur les grèves, il apparaît qu'elles furent spontanées les ouvriers ont lutté pour leur vie et pas pour les buts politiques qu'on veut leur assigner. L'unité du prolétariat espagnol dans cette lutte c'est la situation économique et politique de l'Espagne qui la crée.

Il y a pourtant une disparité extrême dans le prolétariat espagnol mais les conditions faites à ces ouvriers qui émigrent par force des campagnes vers les centres industriels, sont telles qu'elles font immédiatement prendre conscience de l'exploitation capitaliste - sans aucune "formation politique".

Les ouvriers les plus qualifiés, les plus hardis, les plus jeunes, partent à l'étranger: pour l'Espagne c'est peut-être une entrée de devises, pour le capitalisme espagnol, c'est une perte car il doit affronter une concurrence avec une main d'oeuvre sous qualifiée, il doit verser des salaires plus élevés au moment où il est acculé à réduire les salaires pour se moderniser. Les grèves le placent dans la même situation. "Le capital est du travail mort qui... ne s'anime qu'en suçant le travail vivant, et sa vie est d'autant plus allègre qu'il en pompe davantage" (Marx- Le Capital T.II).

Les capitalistes qui investissent en Espagne se trouvent en pleine contradiction. Il leur faut freiner le mouvement du prolétariat: réduire les grèves ou l'exode vers l'étranger en "faisant des concessions" sur les salaires. Mais il leur faut maintenir de bas salaires, pour s'accroître rapidement et proliférer: c'est pour cela qu'ils viennent en Espagne.

Cette contradiction pèse sur tout le régime et c'est l'action des travailleurs qui la rend aussi aigue. C'est cela qui amène les transformations

du régime lui-même. Depuis 15 ans les espoirs d'une intervention extérieure, la propagande politique de l'opposition, n'ont rien pu contre un régime né tant d'une situation intérieure que d'un contexte international. C'est ce régime lui-même qui a accusé son évolution et secrété les transformations économiques et sociales, elles-mêmes à l'origine de l'action ouvrière, action qui, purement revendicative, sape les bases politiques du régime.

mmmmmmmmmm

## Les classes dirigeantes

### dans l'Espagne d'aujourd'hui

Par leur durée, par leur ampleur, les grèves ont eu un caractère révolutionnaire: elles ont contraint les dirigeants et tout l'appareil étatique à adopter une attitude nouvelle, sous peine de n'être plus rien, sous peine de voir les institutions se vider de tout contenu réel, sous peine d'une révolution qui amènerait un changement de régime.

"The Economist"- 13/10/68- note:

" Si l'Espagne doit aller maintenant de l'avant vers quelque chose de semblable au niveau de vie de l'Europe de l'Ouest, cela amènera sûrement de nouvelles attitudes et de nouvelles sortes d'hommes dans les postes influents qui seront les garants de ce que les classes gouvernantes ne peuvent plus désormais regarder politiquement en arrière. "

Ces transformations s'esquissaient déjà avant les grèves; celles-ci ont révélé qu'un rapport de forces nouveau existait, non plus souterrain et potentiel, mais réel; dans tous les "corps d'état" piliers traditionnels d'un régime moderne d'exploitation capitaliste: syndicat, police, armée, église, appareil politico-administratif, ces modifications sont visibles.

L'Espagne est entrée dans cette fuite en avant qui caractérise le capitalisme moderne (privé ou bureaucratique). Ce qui signifie que les classes sociales se trouvent ou vont se trouver confrontées avec les problèmes d'un capitalisme moderne.

C'est vrai pour les classes dirigeantes.

A l'intérieur du régime, le capitalisme industriel et bancaire supprime l'aristocratie foncière. Cela prend des formes complexes en raison de la structure de l'état franquiste: semi-dirigisme, semi-libéralisme; les capitaux américains y prennent une part soit par la voie gouvernementale, soit sous forme

d'investissements directs; dans la plupart des organismes, il y a eu un relèvement des hommes anciens par d'autres qui prennent les mesures favorables au capital étranger.

L'Etat, comme dans tous pays capitalistes modernes, intervient discrètement. L'Institut National d'Industrialisation (INI) possédait fin 1959 des participations majoritaires dans 37 entreprises, des participations minoritaires dans 10 entreprises, et des participations indirectes dans 20 entreprises. Le directeur déclarait en septembre 1961, lors du vingtième anniversaire de l'INI:

" l'action de l'INI en tant qu'instrument du gouvernement a des avantages pour l'Etat qui participe par l'intermédiaire des sociétés anonymes, sans les inconvénients des nationalisations "

" L'INI n'est pas un organisme indépendant, il est soumis à de fortes interventions, les ministres des départements économiques et militaires étant représentés dans son Conseil d'Administration "

Cela signifie que l'évolution industrielle peut très bien se produire dans le cadre du régime, avec le même appareil bureaucratique et militaire. On peut se demander si, objectivement, le capitalisme à l'échelle de l'Espagne arriérée, n'a pas "besoin" de ce type de régime bureaucratique pour dominer la classe ouvrière, mais aussi pour vaincre la résistance de la classe des propriétaires fonciers qui l'a porté au pouvoir. Cette situation peut-être rapprochée de---celle de pays comme la Russie, ou les pays sous-développés, qui doivent faire face, dans le cadre d'un régime d'exploitation capitaliste, à une industrialisation rapide. C'est dire que la survie du régime franquiste est peut-être plus assurée maintenant qu'il y a quinze ans.

Tout dépend, en fin de compte, du rapport de force: classe-ouvrière capitalisme. Franco a bon espoir pour son régime quand il déclare: (Le Monde 29/5/62)

" Les grèves, comme tout ce qui arrive ou peut arriver en Espagne, sont la conséquence naturelle de notre croissance, et de notre fidélité et, dans le fond, étant donnée notre force, il n'est pas mauvais que surgissent des problèmes qui mettent à l'épreuve notre système et servent à perfectionner nos instruments."

La contradiction dont nous avons parlé:

- nécessité d'accroître les prélèvements sur les travailleurs pour "financer" le développement économique .
- nécessité de faire des concessions sur les salaires pour que les ouvriers acceptent d'être exploités en Espagne par le même régime.

paraît devoir être affrontée par la bureaucratie en place; ses différents clans expriment eux-mêmes et utilisent les rivalités des groupes capitalistes sur le marché mondial; les décisions économiques, l'orientation du régime paraissent dès lors des compromis, au sein de la bureaucratie franquiste, entre ces clans représentatifs d'intérêts nationaux ou internationaux. Cet extrait

du Monde (12/8/62) permet de situer, sur un point particulier, la "politique" actuelle du régime:

"Le ministre a promis de combattre les hausses en poursuivant une politique d'importations massives d'aliments par le canal du commissariat à l'approvisionnement et aux transports, qui dépend de son ministère.

"Cet organisme, qui monopolise les importations de vivres et une grande partie de la production, et de la distribution des aliments, est l'objet de diverses critiques au nom de la libéralisation. Cependant, les hommes de "l'équipe économique", aujourd'hui entièrement sous l'influence de l'Opus Dei, ne sont pas disposés à supprimer cet organisme. Le conseil des ministres a décidé au contraire de lui redonner vie et a placé à sa tête M. Andres Rodriguez Villa, un homme d'affaires lié à d'importants groupes industriels allemands, ami de M. Ullastres.

mmmmmm

## l'église

exprime cette mutation et cette ambiguïté en n'étant plus l'agent du pouvoir le plus rétrograde, mais en prenant le "visage du progrès", s'alignant sur la "ligne européenne et sociale", celle de la démocratie chrétienne et du Vatican en Europe.

Ecclésia -organe de l'action catholique espagnole( seule publication non censurée en Espagne), admettait à l'époque des grèves (mai 62):

" comme arme licite, quand le dialogue par la voie directe ou syndicale a épuisé ses recours sans parvenir à un effet équitable, que soit adopté un arrêt de travail volontaire qui sauvegarde, dans toute la mesure du possible, les intérêts généraux de la société ".

De leur côté, les Fraternités ouvrières d'action catholique, déclarent à la même époque que les conflits "reflètent un état de malaise parmi les travailleurs" et manifestent "leur solidarité aux ouvriers et à leur famille". Elles formulent par ailleurs des revendications sur la liberté syndicale et le droit de grève.

Les journaux en France, notamment le Monde, ont beaucoup insisté sur le prétendu rôle qu'aurait joué le clergé catholique dans les grèves, notamment au Pays Basque, et dans les Asturies. Mais surtout pour le bas clergé, il est

évident qu'il ne peut faire autrement qu'exprimer, au moins en partie, les revendications du corps social qu'il doit "évangéliser". C'est renverser l'ordre des choses que de voir dans l'action ouvrière une conséquence de la position du clergé alors que l'attitude ouvrière (exprimant le rapport de force ouvriers-patronat) est la cause de cette position. Ce que l'on peut dire, c'est que la situation privilégiée de l'Eglise dans le régime, lui permet de défendre librement ses positions "libérales", ce que ne peut faire aucune autre organisation.

Le fait que des prêtres ou des organisations ouvrières catholiques aient pu défendre des "revendications ouvrières" ou justifier la grève, montre clairement qu'il y a eu une prise de position antérieure de la hiérarchie catholique (ceci confirmé par des déclarations d'évêques au cours des grèves). C'est aussi la conséquence au niveau de l'Espagne et non plus de la paroisse, de la modification des rapports de forces sociales. Les propriétaires fonciers (dont l'Eglise) ne forment plus la classe dominante: le capital industriel et bancaire détient le pouvoir économique et la classe à dominer, c'est une classe ouvrière. L'Eglise "mise" sur la transformation de l'Espagne, dans le cadre de ce régime ou d'un autre.

Les conceptions défendues au cours des grèves (justifiées sauf quand elles menacent les "pouvoirs publics") sont semblables à celles défendues par les démocrates et syndicalistes chrétiens en Europe occidentale. Cela permet de tracer le lien entre les positions "avancées" de l'Eglise espagnole et celles des partis catholiques dans l'Europe du Marché commun.

Il ne faut pas accorder une importance démesurée aux conflits entre l'Eglise et l'Etat en Espagne, ainsi qu'aux polémiques qui défraient la chronique. Ces conflits ne sont en fin de compte que le reflet des luttes au sein des classes dirigeantes, entre les différents clans, pour l'orientation économique et politique dans telle ou telle direction. Tout ceci se greffe plus sur des rivalités entre groupes financiers que sur des oppositions idéologiques (par exemple la tendance "Opus Dei" actuellement au pouvoir, paraît plus défendre la pénétration américaine alors que la tendance "Action catholique" défendrait l'intégration européenne).

mmmmmmmmmm

## Les syndicats, la police et l'armée

Force de répression du prolétariat dans l'intérêt d'une classe foncière de propriétaires terriens, le régime franquiste reste force de répression dans l'intérêt du capitalisme industriel. Agent d'un dirigisme étroit pour maintenir artificiellement une classe au pouvoir, il se trouve acculé à pratiquer un autre dirigisme en faveur de la classe des industriels. Mais le caractère répressif du régime se trouve modifié profondément par cette transformation; c'est cette situation qui a permis les grèves, lesquelles à leur tour sapent les bases mêmes du régime. Les organismes créés pour dominer la classe ouvrière, syndicat d'une part, armée et police de l'autre, ne peuvent plus aujourd'hui, dans le nouveau rapport de forces, avoir la même attitude qu'autrefois.

Les syndicats franquistes sont des organisations verticales, hiérarchisées, où se retrouvent patrons et ouvriers, uniques et obligatoires. Le syndicat est "un instrument au service de l'Etat", " les actes individuels ou collectifs de nature à troubler d'une manière quelconque la régularité de la production ou à lui nuire, seront considérés comme des délits de lèse Patrie" (Charte du Travail XI-2). En février 61, le cardinal-primat Flag Deniel avait protesté publiquement contre l'exclusion systématique des candidats des organisations ouvrières catholiques durant les élections syndicales. Il ne s'agissait là que d'une lutte de pouvoir entre la phalange et l'Eglise.

En mars 62, le congrès syndical montra de sérieuses divergences dont du reste le régime ne cacha rien, soulignant simplement "la liberté des discussions et donc de l'opinion espagnole" (sic). Le secrétaire général, partisan des conventions collectives et d'une réforme des syndicats, démissionna devant l'opposition composée des vieux phalangistes. Cependant des délégués ouvriers allèrent jusqu'à demander la séparation des patrons et des ouvriers et des élections syndicales libres, ces résolutions furent repoussées comme illégales. Enfin, si pratiquement il n'y eut rien, les déclarations de Franco furent publiquement contredites par le ministre actuel de la phalange SALIS. " Si José Antonio, fondateur de la phalange vivait, il ferait un syndicalisme meilleur " (8 mars). Le journal "YA " catholique écrivait dans son éditorial (14 septembre), " il est indispensable de procéder dans les syndicats à des réformes qui renforcent les possibilités d'action ". Le 15 Octobre, le syndicat faisait connaître par Salis que, vu que le coût de la vie a augmenté de 60% et que le salaire minimum interprofessionnel est de 36 pesetas par jour, il faudrait le fixer de nouveau entre 80 et 100 pesetas. De plus, il est fait allusion à " des obstacles institutionnels et structurels, à des groupes de pression et d'intérêts, aux privilèges et à la force d'inertie ".

Il s'agit non seulement d'un aveu de la lutte des classes, mais c'est une attaque précise contre le régime, à l'intérieur même du régime, lequel n'est plus capable de taire ses contradictions.

Toutes ces propositions de "réforme" de l'appareil d'encadrement des travailleurs, c'est le signe que cet appareil n'a guère d'influence sur ceux qu'il prétend dominer, et qu'il faut trouver autre chose pour qu'il continue de jouer son rôle dans l'Etat, compte tenu des nouveaux rapports de force. C'est en ce sens qu'il faut interpréter les réformes proposées pour en faire des syndicats du type de ceux des pays occidentaux, futurs partenaires dans le Marché Commun. En attendant, les syndicats jouent quand même leur rôle d'intermédiaire sur le marché du travail, rôle concédé par l'Etat, et dont l'expression concrète est la signature des conventions collectives (nous avons parlé de leur incidence dans le déclenchement ou la fin des grèves).

Il faudrait être à l'intérieur des entreprises pour dire le rôle précis des responsables syndicaux et du syndicat dans l'entreprise. Les ouvriers que nous avons pu contacter témoignaient du plus grand mépris à l'égard des responsables, mais il est bien certain qu'ils ne pouvaient ignorer ces personnages dotés d'un pouvoir officiel, pas plus qu'on ne peut ignorer les cadres ou le patron dans une entreprise. De plus, il est vraisemblable que malgré la suspicion des travailleurs à leur égard, ces "délégués syndicaux" doivent avoir un certain contact avec la base et transmettent vers le haut le degré de pression des travailleurs. Le fait qu'avant les grèves des conventions collectives aient été signées montre que les directions patronales et syndicales connaissaient les modifications du rapport de force travailleurs-patronat et essayaient de l'endiguer par d'autres

moyens que la force: c'est le signe qu'à l'intérieur même de l'usine, certaines barrières avaient déjà sauté puisque la concession et la négociation étaient employées comme moyens préventifs.

Mauvais calcul dira-t-on: ces concessions mêmes étaient l'aveu d'une faiblesse et ont amené les ouvriers à déclencher leur action. Mais patronat et gouvernement ne pouvaient plus agir autrement. De même en face des grèves, ils se sont trouvés pratiquement désarmés. L'appareil syndical d'encadrement n'était plus rien pour contenir les travailleurs.. L'appareil répressif n'était plus assez puissant pour les forcer à travailler. Tout ce qu'il a pu faire, c'est faire évacuer les usines ( c'est-à-dire protéger un lock-out), surveiller étroitement certains, en emprisonner ou en déporter d'autres, en licencier. Mais quand une grève est générale, à cette dimension, les mesures de répression, d'une part ne peuvent être brutales, surtout dans une dictature aussi fragile que celle de Franco, d'autre part, ne peuvent être que dérisoires. Il y a quatre vingts ans en France, la troisième République matait les mouvements ouvriers avec une aussi grande brutalité que celle du franquisme d'aujourd'hui. Si un régime d'exploitation veut survivre, et c'est bien la situation du franquisme, il doit essayer de trouver en lui les moyens de se transformer et de créer les institutions qui lui permettront de canaliser, de dominer, de briser la force des travailleurs. Les grèves ont montré que les institutions existantes n'avaient plus en ce sens, aucune valeur.

Dans la mesure où le mouvement de grève n'a pas pris un caractère révolutionnaire général (occupation d'usines, par exemple) le gouvernement n'a pas eu à se sauver en engageant tout son appareil répressif, le capitalisme n'a pas eu à se sauver en mettant en place un régime plus "libéral". La grève, cantonnée sur son terrain économique, si elle posait implicitement la transformation du régime, ne l'a pas posée explicitement dans le sens d'un changement brutal. Le régime franquiste a survécu à cette crise tout en ayant perdu la face; la grève a pourri lentement, mais elle a démontré la faiblesse du franquisme. Personne ne peut crier victoire. Pourtant les travailleurs peuvent se sentir plus sûrs d'eux de leur force, tout en ayant l'amertume d'une sorte de défaite: ce qui est important c'est qu'une forme de répression ne soit plus possible dans l'Espagne d'aujourd'hui (I

mmmmmmmmmm

## En Conclusion

Paradoxalement, cette faillite de l'appareil répressif, réintroduit les syndicats dans le circuit patronat-travailleurs. Ce sont encore eux qui discutent des conventions, des concessions qui tendent à disloquer la grève; ce sont eux qui essaient de fixer les nouvelles conditions de travail. C'est encore autour d'eux que dans le cadre du régime, se poursuivent des discussions pour essayer d'en faire des syndicats ouvriers avec le sens que nous leur connaissons ici.

(I) Ceci se trouve confirmé dans le fait que le régime ne peut trouver à Barcelone des juges militaires pour condamner à mort Conills, l'étudiant anarchiste, auteur d'attentats à la bombe.



Certains trouveraient peut-être une victoire dans cette libéralisation du régime; en réalité il n'y aurait qu'une mutation dans l'appareil d'encadrement et de domination des travailleurs. Une page serait tournée: celle du franquisme dictatorial; une autre page s'ouvrirait, celle d'un franquisme, avec ou sans Franco "libéral", se rapprochant des formes politiques occidentales.

Personne ne peut dire ce que ferait alors le prolétariat espagnol: sur le plan intérieur, les dirigeants et le patronat peuvent tenter de réaliser dans le cadre actuel, ce passage nécessaire pour eux, et difficile à cause des tensions sociales, sans dommage pour leur pouvoir social; sur le plan extérieur les USA et les états occidentaux (I) ont tout autant intérêt à ce que cette évolution ne se fasse pas brutalement. Mais en fin de compte, personne n'est maître des destinées politiques d'un pays ou du monde. Ce qui paraît réalisable dans le contexte actuel national et international, peut se trouver demain brutalement mis en question -par exemple en cas de crise économique-: à l'échelle de l'Espagne, comme pour n'importe quel état de l'Europe de l'Ouest, tout comme en 1936, ce sont autant les facteurs internationaux que nationaux qui conditionnent et conditionneront au fond, le caractère des transformations économiques, sociales et politiques.

C'est volontairement que dans ces pages nous n'avons pas parlé (sauf incidemment) des organisations politiques, celles de l'émigration, celles qui peuvent agir clandestinement. En Espagne, elles paraissent connues plus des étudiants que des travailleurs, plus des anciens de la guerre civile (qui pour beaucoup ne veulent pas d'histoire) que des jeunes travailleurs. L'histoire des 15 dernières années montre que ce mouvement de grève parti spontanément, sur des bases économiques (la revendication d'un salaire, d'un droit à la vie) a plus fait en l'espace de quelques mois que toute l'action des groupes et des partis dont le but commun est le renversement de Franco.

La leçon du mouvement actuel, elle est à notre avis, dans l'autonomie de la lutte ouvrière. Et cette autonomie s'imposera à n'importe quel pouvoir, sous des formes différentes, quelle que soit la couleur de ce pouvoir. Nous posons cela comme le terme de notre exposé et comme la base d'une discussion qui appartient aux camarades espagnols d'abord, mais aussi aux travailleurs de partout.

(I) on pourrait y ajouter l'URSS. L'anti-communisme paraît être actuellement un produit de consommation intérieure et même d'une sorte de démagogie verbale. Des pages pourraient être écrites pour situer d'une part les rapports (pas du tout hostiles) d'état à état entre Franco et la Russie, d'autre part les rapports du P.C. espagnol et du régime à l'intérieur de l'Espagne, notamment dans les conflits actuels.